

TROC

Karl Swinnen était encore un enfant rieur et joyeux lorsqu'il découvrit, chez les scouts, le jeu du sucre. Le principe était simple : chacun recevait un morceau de sucre et devait revenir, à la fin du jeu, avec le plus grand objet possible, acquis via le troc. En guise de terrain de jeu, les chefs avaient choisi la brocante de la petite ville. Karl échangea rapidement son sucre contre un bonbon, son bonbon contre une noix et sa noix contre une barre de chocolat. Comme il n'était pas gourmand, il ne s'arrêta pas là. Le sourire adorable qui fendait sa frimousse angélique lui facilita la tâche, et ce fut avec un potiron qu'il remporta le jeu. Son chef scout jugea qu'il avait bien mérité de le garder. Cependant, Karl avait une autre idée en tête. En échange de son potiron, il obtint, au comptoir d'un artisan local, un xylophone en chêne de très jolie facture. Touché par le son et par la beauté de l'objet, qui n'était guère de grande valeur, l'enfant, ravi, l'emporta. Il ne put s'empêcher, à l'arrêt de bus, d'utiliser les baguettes pour écouter les sonorités pénétrantes du xylophone. Et, fièrement, il le ramena chez lui.

Quand il rentra, son père était affalé dans un fauteuil et pleurait toutes les larmes de son corps : la mère de Karl était décédée inopinément dans la journée. Karl éprouva une immense tristesse, qui lui semblait toutefois bien peu de chose à côté de la détresse de son père. Pour le consoler, l'enfant décida de troquer chez un caviste son xylophone contre une bonne bouteille de vin ; son père en raffolait. Si Karl se promet de récupérer l'instrument dès que possible, il n'en fut

rien. Après être reparti d'un sucre, il revint avec un ballotin de pralines, mais le caviste avait déjà vendu le xylophone « à un rouquin de la région, un gars que j'connais pas. » Quant au cadeau, il n'eut pas l'effet escompté : son père, ravagé, plongea dans les limbes délétères de l'alcoolisme. L'enfant, à tort, en porta la responsabilité. Karl se jura dès lors que plus jamais il ne se laisserait flouer par le moindre troc.

Accablé par le décès de son épouse, le père de Karl Swinnen mourut à son tour quelques années plus tard. Dans l'intervalle, son fils était devenu un adolescent roublard et malicieux, capable de s'en sortir de son propre chef. Du ballotin de pralines, il avait fait un téléviseur couleur. En outre, il avait accumulé d'autres objets de moindre valeur, qui lui permettaient de mener plusieurs trocs en parallèle. Pour échanger ses biens, il s'était constitué un réseau et utilisait abondamment les petites annonces. Karl y proposait toutes sortes de trocs, qu'il ne concluait qu'avec la garantie d'en tirer un avantage, aussi ténu soit-il. Ses cibles préférées étaient les collectionneurs, ceux qui pour la possession d'un objet précis auraient vendu leur âme. Savoir ce qu'ils cherchaient puis l'acquérir avant eux était devenu sa stratégie favorite. Les objets rares, s'était-il dit, étaient les plus recherchés.

Peu à peu, Karl comprit qu'il ne pouvait plus compter sur la sympathie des gens, comme à l'époque où il échangeait une paire de chaussettes contre une bouteille d'huile d'olive. Dès que les valeurs devenaient plus importantes, les gens se montraient méfiants et dubitatifs ; plus question de troc impulsif. Cela ralentissait considérablement le système et Karl dut prendre son mal en patience.

À la fin de ses études universitaires, il rencontra sa future femme, Hélène, une superbe créature que personne ne l'aurait cru capable de conquérir. Il n'en fallut pas davantage pour le motiver. Pour leur premier rendez-vous, il lui offrit une rose et l'emmena sur un marché. Là, Hélène lui avoua son goût pour les violettes. À peine une petite heure fut nécessaire à Karl pour troquer sa rose unique contre un bouquet de violettes par l'intermédiaire, entre autres, d'un yo-yo et

LA GIFLE

Je suis acculé. Condamné. Aucune chance que je ne m'en sorte. Il ne reste plus au bourreau qu'à faire son office. On va me jeter en pâture sur la place publique. Tout le monde va assister à ma chute. « Vous l'avez mérité, espèce de brute. » Tout le monde va commenter. « Vous n'êtes pas mieux que les autres, c'en est assez ! » Va donner son avis sur mon côté obscur. « On vous connaît enfin, l'ami. La voilà, votre vraie nature. » Ils croiront savoir, penseront être des témoins privilégiés. Mais ils ne sauront rien. On satisfera leur curiosité par hypocrite complaisance alors qu'ils s'enfonceront, naïfs, dans leur ignorance. Je m'attends au pire.

Avant, ils m'aimaient. M'adulaient. Ils m'avaient mis sur un piédestal. Vénéraient chacune de mes actions. Buvaient mes paroles jusqu'à plus soif. Eux qui, hier, me glorifiaient comme un Dieu vont me crucifier comme si j'étais le diable. Déroutant manichéisme. Certains nuanceront-ils leurs propos ?

Maintenant, je suis une bête. Une bête blessée. Qui attend qu'on l'achève pour s'épargner la souffrance. Savoir que la fin est proche et la guetter avec impatience, voilà où j'en suis ! En transit, dans la file de l'abattoir. Plus vite je serai mort, mieux ce sera. Personne ne va venir me donner l'absolution. Tant mieux, je n'en voudrais pas. Pourquoi devrais-je me faire pardonner ? Parce que je suis humain ?

Une phrase. Ça a commencé par une phrase. Elle est sortie toute seule. Une phrase juste mais sèche. Finalement, ils ont peut-être raison. Me taire eût été plus sage. Je savais que j'étais sur un terrain

glissant, instable. Mais il m'énervait. Il m'énervait à débiter de fausses généralités sur un sujet sensible. Comme s'il connaissait la matière. Or, ses lacunes me sautaient aux yeux. Donc, j'ai parlé. Une phrase, sur un ton où pointait mon agacement. Il a dû le sentir. Son courroux a changé de direction. Quelques instants plus tôt, il en laminait un autre. Après cette phrase, c'est moi qu'il voulait lyncher. Il ne lançait plus des piques mais des haches. Ne cherchait plus à titiller. Ni à taquiner. Mais à heurter. À blesser. Le sang commençait à couler sur le plateau. Ses critiques étaient aussi mensongères qu'absurdes. Il le savait. Pourtant, il s'acharnait, lui qui d'ordinaire louait mes textes et portait mes films aux nues. Cette injustice m'a mis hors de moi. J'ai répliqué, il n'écoutait pas. Continuait à parler. Refusait que je prenne la parole. Alors, je l'ai insulté. Comme ça, instinctivement. Il m'avait poussé à bout. Ça l'a métamorphosé. Il avait atteint son but. Si seulement je m'en étais tenu aux insultes... Lui, jamais rassasié, a commencé à se moquer. À rire de moi. À faire de mon calme légendaire une risible chimère. Son attitude soudain hautaine m'a ôté tout jugement. J'avais la vue brouillée par la violence de mes pensées. Et c'est arrivé.

Une gifle. Une simple gifle. Je ne me contrôlais plus, le geste est parti d'instinct. Irrésistible envie. Satisfaite. Une seconde de jouissance. De n'avoir pas seulement fantasmé cet acte. De l'avoir réalisé. Cette réponse cinglante, qu'on regrette parfois de n'avoir pas envoyée, je l'ai donnée ! Et cela m'a procuré une seconde de jouissance. D'ailleurs, j'ai souri. Une seconde. Parce qu'après, j'ai saisi. À ce moment-là, lui, il a souri.

J'ai compris ce qu'il s'était passé. Il m'avait provoqué. M'avait volontairement fait sortir de mes gonds. Et ça avait fonctionné à merveille. Il m'a dévisagé d'un air narquois et hautain. Après un court temps mort, le show a continué. J'ai repris mes esprits et je suis parti. Sans m'excuser. Était-ce une caméra cachée ? Hélas, non. Rien de tout ça. Personne pour en rire. Pour m'accabler, par contre, ils seront là.